KUNSTHAUS BASELLAND

CHAMBRES D'ÉCHO
Sophia Al-Maria
Regina de Miguel
Dadi Wirz
ainsi qu'avec le séminaire d'histoire de l'art de l'Université de Bâle
26.9.–
16.11.2025

Les chambres d'écho sont des espaces dans lesquels des idées entendues ou des situations expérimentées sont non seulement amplifiées, mais aussi précisées. La présentation *Chambres d'écho* entend se saisir de cette thématique et offrir un espace aux questions d'identité, d'écologie et d'expérimentation de la nature qui émergent dans les œuvres proposées dans l'exposition au rez-de-chaussée et sont plus que jamais d'actualité.

Nous présentons des œuvres de Sophia Al-Maria, Regina de Miguel et Dadi Wirz. Un autre espace a été aménagé pour proposer des formats de médiation spéciaux, également pensés pour être à la portée du grand public. Plusieurs événements y sont organisés, notamment le séminaire de Charlotte Matter de l'Université de Bâle intitulé *Gespräch über Material und Sinnlichkeit bei Eva Lootz* (Discussion sur la matière et la sensualité chez Eva Lootz), avec Ines Goldbach, Charlotte Matter et des étudiant·es du séminaire d'histoire de l'art de l'Université de Bâle.iversity of Basel.

À propos des œuvres

Il faut un peu de temps pour s'immerger dans l'œuvre *Beast Type Song* de **Sophia Al-Maria**. Le film ne raconte pas une histoire de manière chronologique, mais s'apparente plutôt à une performance composée d'une multitude d'impressions, de sentiments et d'incertitudes, qui, portés par le son, la poésie et la langue, nous conduisent toujours plus loin dans l'intrigue. De jeunes personnes évoluent dans des paysages urbains qui oscillent entre science-fiction et réalité. S'agit-il d'un univers postapocalyptique résultant d'une catastrophe écologique? Sophia Al-Maria soulève la question de notre devenir dans un monde qui détruit ses fondations naturelles et sociales, et dans lequel crise écologique et crise sociale sont inextricablement liées. Pour l'artiste, le corps est une scène politique: fragile, il porte les traces de la domination, de l'oppression et de l'exploitation. Dans le même temps, l'identité est à la croisée de l'humain, de la machine, de l'animal et du mythe: un concept fluctuant, qui s'érige contre les assignations rigides de sexe, d'origine ou de classe. Cependant, au lieu de dériver vers une vision pessimiste de l'avenir, la proposition artistique est nourrie de la conviction qu'un changement est possible et que notre devenir n'est pas gravé dans le marbre.

Un cours d'eau est toujours en mouvement. L'eau s'écoule irrémédiablement, se fraye un chemin et traverse d'innombrables lieux au gré de son parcours vers la mer. Cet état de transit perpétuel symbolise la propre vie de **Dadi Wirz** dans son travail artistique. Né en 1931 en Papouasie-Nouvelle-Guinée, il participe dès son enfance aux voyages de recherche de son père, l'ethnologue Pedro Wirz, et découvre ainsi de nombreuses régions des mers du Sud. Adulte, il retournera également à de nombreuses reprises sur sa terre natale. Sa carrière d'artiste le conduira tout d'abord au Maroc, puis au Portugal et en Grande-Bretagne, pour finalement l'amener à s'installer à Reinach, dans la région de Bâle.
Les travaux de Dadi Wirz sont empreints de ses multiples voyages ainsi que des lieux qu'il a découverts ou habités. L'œuvre *Rivers* présentée ici est pour ainsi dire un autoportrait, qui rassemble tous les cours d'eau que l'artiste a rencontrés au cours de longue vie d'aventure. Elle peut être interprétée comme une archive géographique personnelle. Des fleuves puissants, comme le Nil, et des rivières plus modestes, comme la Birse, s'y mêlent pour tisser le flot des souvenirs. Dadi Wirz choisit des portions caractéristiques des cours d'eau, qui se distinguent par un tracé intéressant. Il dessine ces lignes courbées dans ses notes personnelles, consigne les lieux où il s'est rendu ou relève leurs coordonnées. Les tracés des cours d'eau sont usinés à partir de plaques métalliques et rassemblés avec les dessins dans des boîtes en plexiglas. Il en résulte une archive sous forme de journal intime, une chronique du souvenir personnel au gré des circonvolutions de l'eau.

Les mines de Rio Tinto, au nord-est de Séville, forment le décor de *l'œuvre vidéo Nekya, a Film River* (2023) de **Regina de Miguel**. Ce site minier, qui compte parmi les plus anciens encore en activité dans le monde, déverse ses eaux rougeâtres dans le Guadalquivir, qui se jette lui-même dans l'océan Atlantique. Sa structure géologique particulière rappelle la surface de Mars. En jouant avec les enchaînements et les superpositions, Regina De Miguel esquisse le rôle important joué par l'industrie minière locale dans le phénomène de colonisation, autrefois piloté par le conglomérat anglo-australien Rio Tinto Group. À travers différents collages, la vidéo explore le passé et le présent de ce lieu essentiel du point de vue historique, écologique et social. Elle reconstitue le chemin qui a conduit cette région à devenir le théâtre de la première grève écologique espagnole au XIXe siècle. Un épisode qui s'acheva dans le sang, lorsque les gardes militaires tirèrent sur la population locale pour protéger les intérêts des capitalistes britanniques. Ce modèle fut ultérieurement reproduit sur les territoires des populations autochtones, du Canada jusqu'en Australie. Aujourd'hui, l'UE soutient un nouveau projet du Rio Tinto Group, qui consiste à extraire du lithium en Serbie pour opérer son «tournant vert». Des groupes d'activistes locaux manifestent contre ce programme en raison des risques de pollution des nappes phréatiques et d'atteinte à la santé de la population. Dans un contexte de fragilité environnementale extrême, Río Tinto raconte l'étroite imbrication de la chimie et de la biologie, et témoigne des liens entre politiques impitoyables de quelques puissants et exploitation terrestre et humaine.